LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :

PARIS..... Un an **14** fr. Six mois **7** fr. **50**
PROVINCE.. — **15** fr. — **8** fr. »
ÉTRANGER. — **20** fr. — **10** fr. »

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 11, rue Hautefeuille, PARIS

7 Mai 1899 — N° 34

(Cliché Paul Doyé.)

L'ATHLETISME FORAIN

LE BONIMENT DU PÈRE ROBIN A LA FOIRE DU TRONE : " A QUI LE GANT ? A QUI LE CALEÇON ? "

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

LE CHEVAL A PARIS

Il me souvient que mon livre de chevet — s'il est toutefois permis d'appeler ainsi le volume préféré d'un gentleman de huit ans, aussitôt endormi que couché — était jadis cette célèbre niaiserie de l'honnête Swift : *les Aventures de Gulliver*.

Dans la série des « aventures » en question, j'avais une prédilection marquée pour certain passage où, si ma mémoire est fidèle, le hasard d'un naufrage jette ce baron de Crac anglais qu'est sir Gulliver, dans une île exclusivement habitée par des chevaux civilisés, que servent, que traînent et que portent des hommes domestiqués.

Et, bien souvent depuis, cette fantaisie de l'humoriste d'outre-Manche m'est revenue en mémoire ; bien souvent, aux heures où l'absorbante préoccupation du combat pour vivre me laissait le loisir d'une flânerie par les boulevards parisiens, grouillants, encombrés et enfievrés de circulation, l'idée m'est venue de prêter une pensée et des sentiments plus affinés que l'instinct aveugle aux centaines de pur sang et de carcans qui, en un quart d'heure, défilaient devant mon monocle apitoyé.

Mon accès de « Gulliverisme » se terminait généralement sur cette pensée philosophique que la miséricordieuse Providence avait sagement fait en refusant aux chevaux — et surtout aux chevaux parisiens — cette intelligence dont nous sommes si fiers et dont nous faisons généralement un si déplorable usage.

(Cliché Carle de Mazibourg.) LA TROIKA DU PAUVRE.

(Cliché Carle de Mazibourg.)

DEUX PROLÉTAIRES A QUATRE PATTES.

Où en arriverions-nous, juste ciel! et de quels hennissements sauvages s'épouvanteraient nos rues, si MM. les canassons, devenus subitement raisonnables — en prenant *raison* comme synonyme d'*intelligence* — avaient demain leur Sébastien Faure et leur Jaurès ?

Mais je doute fort, pour ma part, que le cheval parisien, même devenu un être intelligent à l'égal de ses dominateurs d'aujourd'hui, ait bien longtemps à faire valoir ses revendications.

L'automobile est en train de le tuer et la boucherie hippophagique le guette pour le débiter en entrecôtes et en faux-filets.

L'automobile! la voilà bien la banqueroute du cheval !

Les véhicules de luxe, de promenade, de plaisir et de sport, les voitures de commerce et de livraison, tout marchera demain à la vapeur, au pétrole ou à l'électricité ; les tramways, au mode de traction invisible et quasi mystérieux, glisseront sans secousse et sans bruit sur le double ruban de leurs rails, et, sous terre, dans la taupinière municipale, le Métropolitain, enfin construit, s'essoufflera en compagnie du tout-à-l'égoût.

Le cheval parisien — ou plutôt son squelette, car depuis longtemps la race en aura disparu du pavé de bois — moisira dans les vitrines de muséums, côte à côte avec l'ornythorinx, le mammouth et le mégalothérium.

Le moment me semble donc opportun pour fixer, en une courte monographie, la silhouette de ce canasson de Paris qui demain ne sera plus qu'un souvenir.

Toutes les variétés, tous les types, toutes les races de chevaux, depuis le microscopique trotteur du Shetland jusqu'à l'éléphantesque boulonnais, circulent sur la chaussée parisienne.

C'est le Tattersall, ce sont les marchands ayant pignon sur Champs-Elysées ou modestes écuries au fond d'une cour du quartier de Chaillot, qui font converger vers la capitale cette cavalerie disparate drainée aux quatre coins des pays de production.

L'Afrique, l'Amérique, l'Angleterre, la Russie, le Wurtemberg, nous expédient leurs trotteurs et leurs carrossiers. La cavalerie parisienne est également tributaire de toutes les provinces de France. C'est une salade fort amusante et fort instructive pour l'observateur.

Et tout cela grouille, se croise, se heurte, s'accroche en un pittoresque mais dangereux fouillis, entre deux lignes ininterrompues de casernes à cinq étages ; le torrent roule et mugit sans trêve, arrêté une seconde dans sa course par une sorte de bâton de guimauve que brandissent des sergents de ville à l'intersection des artères trop fréquentées, puis repartant, plus menaçant, plus houleux, plus irrésistible.

Et maintenant que nous avons jeté un coup d'œil d'ensemble sur la cavalerie parisienne, voulez-vous que nous campions une seconde devant notre objectif les principaux types de coursiers que nous voyons journellement défiler sous nos yeux ?

(Cliché Carle de Mazibourg.)

PRENANT SON ÉLAN POUR ÉCRASER UNE BÉCANE.

Dans cette rapide étude, comme au Paradis des élus du Seigneur, les derniers seront les premiers, et c'est par le bas de l'échelle chevaline que nous allons commencer notre revue.

Si nous arrêtions une minute ces deux infortunés limoniers qui remorquent péniblement sur le pavé gras de la place de l'Etoile un fardier surchargé de sacs de plâtre ?

La vie est dure pour ces deux travailleurs, dont le poil rèche ignore l'étrille et les dents jaunes le craquement joyeux de l'avoine.

Ils n'ont guère comme distraction et comme réconfort que de regarder, à travers les carreaux des troquets faubouriens, leur conducteur lamper le petit bleu, le petit noir, ou la petite verte, ce drapeau tricolore des soulographes.

Dia, hue! Passons, la vie est triste.

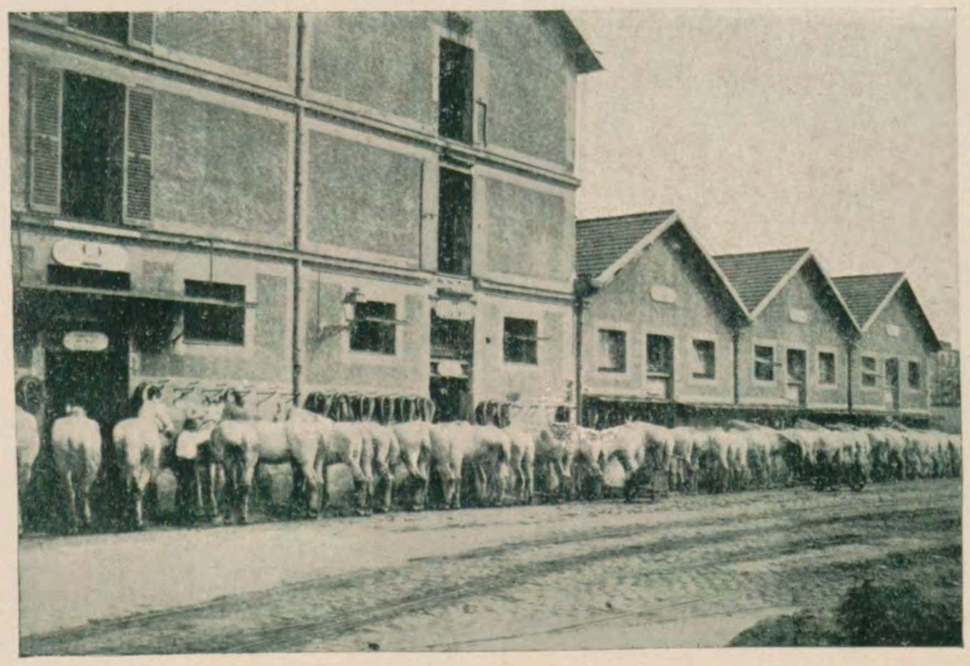
Et des centaines, des milliers de tristes bêtes, semblables à ces deux-là, s'échinent quotidiennement dans l'enceinte des fortifs à traîner, dans les massifs tombereaux, des matériaux de démolitions, des pierres de taille, des platanes ou des marronniers, aussi municipaux qu'anémiques, qu'on envoie prendre l'air dans les pépinières du Bois.

Dia, hue ! un coup de collier, un coup de fouet... Les limoniers repartent du même pas égal et traînant.

Dans la brume d'un matin d'hiver, un massif percheron tire une énorme charrette de légumes, panais, carottes, salades; c'est le « croquant » qui descend vers les halles; un parisien d'occasion, celui-là ! Un parisien qui sent bon l'étable de campagne et l'air frais des aubes banlieusardes.

Son conducteur dort du sommeil du juste entre une pyramide de choux-fleurs et un Hymalaya de laitues. Bah ! la bonne bête — je parle du cheval — sait son chemin et le suit tout droit.

Le soleil va se dégager des buées matinales... Un grand fracas de fers-blancs entrechoqués secoue les façades endormies des maisons... C'est le cheval du laitier qui passe. Enfants, restez



(Cliché Good Fellow.)

MESSIEURS LES CHEVAUX D'OMNIBUS VONT PRENDRE LEUR TUB.

(Cliché Carle de Mazibourg.)

LE RECORDMAN DU CINQ A L'HEURE.

sur les trottoirs, comme chanta approximativement le père Hugo.

Il file en trombe, le percheron du laitier et, deci de-là, écrase une bécane et met à mal une auto... Est-ce bien à lui qu'il faut s'en prendre de ces menus méfaits ou à son stupide conducteur?

Une sonnerie de compteur — pas de correspondance à l'impériale? — un contrôleur galonné qui appose un cachet sur une feuille et la tend au conducteur; les trois carrossiers de la Compagnie des Omnibus s'ébranlent pesamment, à une allure de fonctionnaires qui ont le temps d'arriver et sur lesquels s'étend la toute-puissante protection du monopole.

A quoi diable peuvent-ils penser, les trois carrossiers de la Compagnie des omnibus, en trottinant, les yeux vides et le crâne déprimé, sur leur itinéraire toujours, sempiternellement pareil?

Mais demandez-moi à quoi peut songer, derrière les vitres dépolies des guichets administratifs, la torpeur de MM. les ronds-de-cuir?

Attention, le voila, le vrai martyr du pavé parisien, l'éternelle victime pour laquelle la Société protectrice des animaux n'aura jamais assez d'apitoiements : j'ai nommé Sa Misère le cheval de fiacre.

Si vous le voulez bien, arrêtons-nous une minute à cette station de voitures et interrogeons surson sort ce déplorable canasson, aux genoux arqués et à l'œil vitreux, qui dans sa musette-mangeoire vide poursuit d'une lèvre obstinée une illusion d'avoine.

Il vous dira, le triste hère, ses interminables attentes dans les courants d'air glacés des gares, ses nuits sans sommeil passées à battre le pavé à la recherche des noctambules attardés; il vous dira la maigreur de sa pitance et l'énormité de son labeur...

Il vous dira... mais que pourrait vous dire d'autre le bohême déchu, qui demande sa vie quotidienne aux hasards de la rue?

Laissons à son martyre ce canasson de sapin — un philosophe malgré lui — et, pour nous distraire un brin, demandons aux cinq chevaux de cette « Pauline » un aperçu de leurs souvenirs.

« Tuyaux » extravagants, chipés au vol en filant le dimanche vers les champs de courses suburbains; propos grivois surpris en conduisant des noces vers les guinguettes de banlieue; appréciations en toutes les langues sur les monuments parisiens, recueillis au cours des excursions des inénarrables « Cook's Tourist's; » tout cela a constitué aux cinq chevaux de la « Pauline » parisienne un joli bagage de souvenirs et d'observations prises sur le vif.

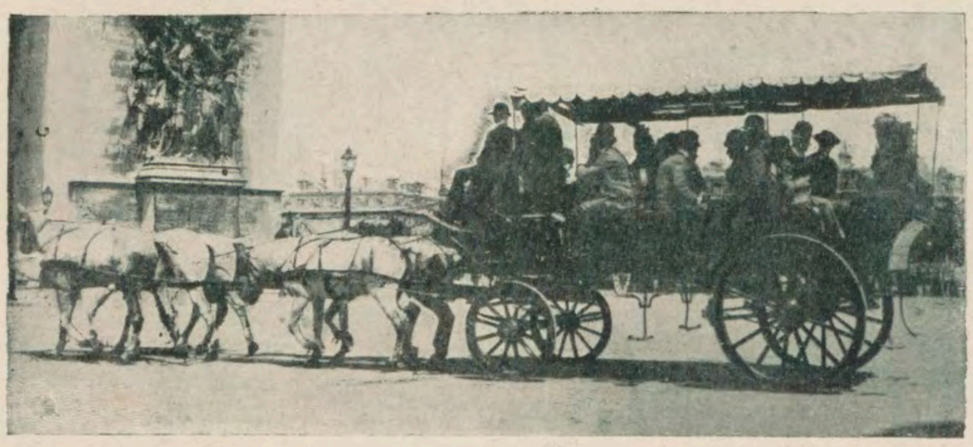
Quand l'un des cinq se décidera-t-il à écrire ses mémoires? Cela serait autrement intéressant et mieux écrit que les confidences de Mme de Pougy!

Et avec les cinq coursiers — clic! clac! au galop! — qui traînent le breck populaire, nous en terminerons des malheureux, des deshérités et des travailleurs à quatre sabots.

A nous, maintenant, le Tout-Cheval élégant!

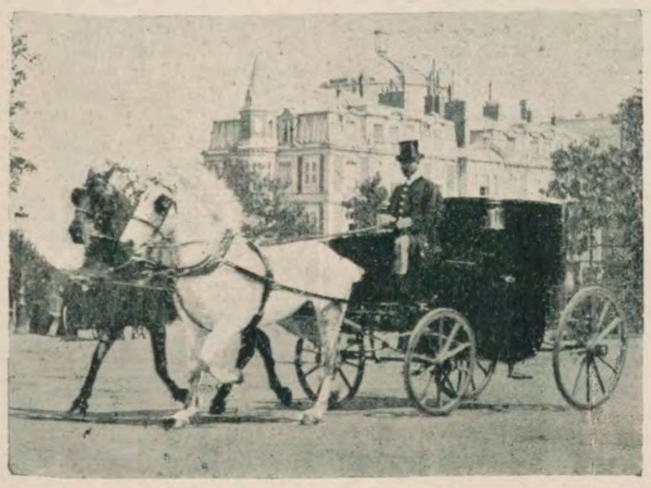
Ici, comme le tableau, le poste d'observation change : ce n'est plus sur les boulevards excentriques ou dans les faubourgs populaires qu'il faut aller interviewer nos excellentes bêtes.

Asseyons-nous, si vous le voulez bien, sur une chaise de fer du *Club des Pannes*, à l'entrée de l'avenue du Bois, et regardons passer les chevaux selects.



(Cliché Carle de Mazibourg.)

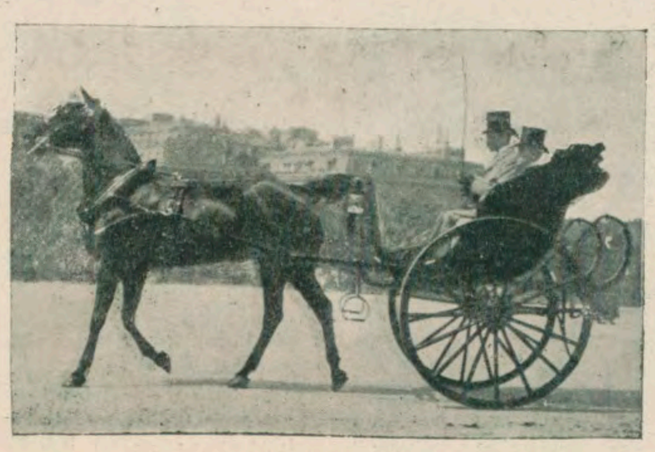
CHEVAUX PATRIOTES INDIGNÉS D'AVOIR A TRIMBALLER DES COOK'S TOURISTES.



(Cliché Carle de Mazibourg.)

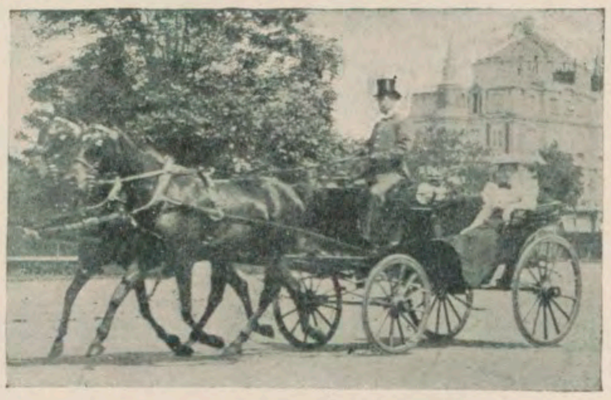
DEUX REPRÉSENTANTS DE LA NOBLESSE DE ROBE.

Voici d'abord l'attelage de transition : le locatis de grande remise — un juste milieu entre le milieux sapin et le coupé chic, capitonné de bouton d'or ou de havane clair. Les deux chevaux ont de l'allure, une robe suffisamment lustrée par un pansage consciencieux; mais, de leur ensemble, de leur accouplement, se dégage un je ne sais quoi qui, malgré tout, sent le canasson publics.



(Cliché Carle de Mazibourg.)

ALLONS BON, LE VOILA QUI ME MÈNE ENCORE AUX ACCACIAS!



(Cliché Carle de Mazibourg.)

JOSEPH LEUR DIT : AU PETIT TROT, IL FAUT QU'ON AIT LE TEMPS DE NOUS REGARDER.

Dédaigneux, d'ailleurs, et hautains comme des parvenus, les deux « locatis » n'honnorent même pas d'un coup d'œil protecteur leurs copains de demain, les rossinantes de fiacre.

Pensez donc, ma chère, ils ont l'honneur de traîner vers d'imminentes victoires Mlle Frédégonde de la Haulte-Noce, qui demain vraisemblablement, tirera le cordon dans quelque immeuble des Batignolles!

Coup sur coup, maintenant, vont défiler les chevaux vraiment chic.

Cette paire d'alezans dorés mène au Bois une très noble dame du très noble faubourg; ils ont conscience de l'importance de leur mission et affectent un trot relevé des plus aristocratiques.

Ces deux seigneurs figurent certainement au Gotha des chevaux.

Ce wurtembergeois gris, qui trotte avec ce bai brun, de chaque côté de la flèche de ce coupé amène en droite ligne de l'avenue Murillo un haut baron de la finance.

Beaucoup de morgue également. « C'est nous qui sont les sacs d'écus! » Crinière trop impeccable et piaffements légèrement de mauvais goût.

(Cliché Carle de Mazibourg.)

DEUX ALEZANS INSCRITS AU GOTHA DES CHEVAUX.

(Cliché Carle de Mazibourg.)

COMME LEUR MAITRE, DÉTESTENT LES ALLURES VIVES.

Ce merveilleux alezan cerise obéit au doigté délicat d'un quart d'agent de change qui fait en hâte son tour de Bois en buggy, avant l'heure des affaires.

Ces deux carrossiers irlandais traînent à un trot peut être un peu trop sérieux un membre du Cercle des Pommes de terre, sénateur de demain.

De l'allure et de la majesté; ce sont deux bêtes de noblesse terrienne et collet-monté.

(*A suivre.*)

G DAVIN DE CHAMPCLOS.

Conseil utile

Pour dissiper les malaises occasionnés par la fatigue d'une longue course à bicyclette il suffit de prendre quelques gouttes d'alcool de menthe de Ricqlès sur du sucre ou dans un verre d'eau. Ce cordial stimulant d'un goût délicieux est indispensable au cycliste. — Refuser les imitations. — *Exiger du Ricqlès.*

Cliché Beau.)

LE SKATING-POLO

Cette fois, les Anglais et les Américains sont battus, et d'un nombre incalculable de longueurs!

Ils ont innové beaucoup en matière d'exercices physiques, et nous les avons copiés avec plaisir souvent, très souvent même; mais le *Skating Polo*, par exemple, nous appartient bien, — et voilà pourquoi je n'hésite pas à crier : hip, hip, hurrah, pour les charmantes femmes éprises de sport, qui viennent de lancer, dans music-hall, ce nouveau jeu plein d'attraits.

Ainsi donc, en dépit de l'adjure très *smart*, le *Skating Polo* est français, très français. Mais, au fait, n'ai-je pas tort de le faire remarquer? Ce n'est peut-être pas une recommandation, par le temps d'anglomanie à outrance où nous vivons! Enfin, l'appellation étant très *smart*, on passera, je l'espère, sur ce détail.

— En quoi consiste le *Skating Polo*?

Oh! ce n'est pas très difficile à expliquer. Vous connaissez le Polo à bicyclette? Eh bien! le *Skating Polo*, c'est exactement le même sport, mais les roues de la bécane étant remplacées par celles de patins-bicyclettes.

Vous direz sans doute :

— Pas bien malin, alors, d'avoir inventé le *Skating Polo*. Tout le monde aurait pu faire cela.

Certes, je reconnais que l'idée était très simple; seulement, il fallait l'avoir — et, puisque c'est Mlle Chouchoutte qui l'a eue : Gloire à Mlle Chouchoutte!

Ainsi donc — je le répète — le nouveau jeu ne diffère du Polo à bicyclette que par l'instrument qu'on emploie pour dribbler sur la balle.

Inutile, par conséquent, de vous expliquer, à vous, érudits, les règles du sport qui nous occupe aujourd'hui. Ce serait entrer dans des redites, et l'abondance des matières ne nous le permet pas.

Vous voyez d'ici — n'est-ce pas... — le rectangle sur lequel se livre la bataille de la *Skating Polo*, avec les deux goals constitués par des boîtes ayant un battant libre, derrière lequel est une clochette qui sonne lorsque la balle pénètre dans le but.

Vous voyez! Et, alors, naturellement, vous êtes fasciné! car nos patineuses sont ravissantes.

Elles glissent, vont, voltent, légères et rapides, le jarret gracieusement tendu, la taille souple, les joues roses!...

Elles vont, s'acharnant à poursuivre la balle, se la disputant avec une passion très féminine — et l'on devine du bonheur et de la fierté chez elles, quand elles réussissent un beau dribbling!

Bref, elles font du sport pour de bon; on ne saurait en douter; point de fâcheuse *colle*, comme on dit en langage de lutte, mais, au contraire, de la *bourre*, et de la meilleure...

Braves et courageuses petites femmes!...

(Cliché Beau.) DERNIERS PRÉPARATIFS.

LE SKATING-POLO. — EN JEU.

Cliché Beau.)

Mais, voici que je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé du costume de nos aimables sportswomen... Qu'elles me pardonnent!

En vérité, il est délicieux, ce costume, et son bon goût ajoute encore à l'attrait de l'exercice si élégant, si chic par lui-même!

Dans les corsages clairs et dans les jupes courtes d'un bleu éclatant, la lumière électrique semble heureuse de se jouer. Qui sait! cette lumière froide trouve peut-être à s'y chauffer!

Et les armatures des patins paraissent d'argent! Et les blondes chevelures ont des reflets d'or! Et, au milieu de cet ensemble qui porte au rêve, la balle, impitoyablement poursuivie par les petits petons mignons, vole, bondit, de ci, de là, folle et joyeuse!

Ah! quelle intensité de vie dans ce « sport d'à côté », qui ne tardera pas — je le crois — à faire son tour du monde!

Vous dirai-je les noms des jouenses?

Elles le méritent, étant toutes fort habiles.

Ce sont Mlles Chouchoutte et Kate, qui forment un team, et Mlles Camille et Maud qui constituent l'autre équipe.

Mlle Irma est l'arbitre.

Jusqu'à présent, Camille et Maud ont eu un léger avantage sur leurs partenaires. Mais Chouchoutte et Kate me semblent capables de rattraper le peu de terrain perdu et elles ne manqueront pas de faire le possible pour cela.

Aussi bien, toutes sont également admirables — et admirées — pour leur grâce et leur énergie. Nous avons donc pensé que le jeu qu'elles ont créé méritait d'être signalé et c'est ainsi que la *Vie au Grand Air* — qui, pourtant, en matière de sport féminin, ne s'occupe guère que de l'amateurisme — n'a pas hésité à ouvrir ses colonnes aux gentilles professionnelles du patin que je viens de présenter.

Paul Francet.

(Cliché Beau.) USAGE INATTENDU DE LA POMPE CYCLISTE.

(Cliché Beau.) UNE PELLE.

UN VÉLODROME ANGLAIS

Le temps est déjà loin où nous devions aller chercher de l'autre côté de la Manche tous nos exemples lorsqu'il s'agissait de sport vélocipédique. Ces dernières années nous ont vu monter pendant que nos voisins restaient stationnaires, si même ils ne descendaient pas, en sorte que nous avons perdu l'habitude de nous occuper des événements cyclistes anglais qui attiraient autrefois l'attention générale.

Qui ne se souvient — parmi ceux qui s'intéressaient déjà aux luttes de la pédale — du retentissement qu'avaient, il y a seulement 4 ou 5 ans, des épreuves comme les Championnats de la *National-Cycliste-Union* ou des classiques courses de 24 heures de la *Cuca-Cup* sur piste, de la *North-Road* sur route Tout cela est devenu terne, sans éclat et sans prestige ; et c'est à peine si dans le courant de l'année une ou deux grandes réunions retiennent encore notre attention parmi les innombrables meetings cyclistes qui se déroulent en Angleterre.

Je me faisais ces réflexions tout dernièrement en assistant à la grande réunion donnée le Vendredi-Saint sur la piste de Wood-Green à Londres par le Gamage-Cycling-Club. Les hasards d'un voyage en Angleterre m'avaient amené là et j'ajoute de suite que je n'eus pas à regretter mon dérangement.

D'abord, le programme — qui comprenait entre autres épreuves un match entre Tom Linton et Chase — était fort intéressant. Puis la réunion fut pour moi l'occasion de remarques et de comparaisons entre la façon d'organiser et de faire courir, en usage chez nos voisins et chez nous.

On n'attend d'ailleurs pas ici un compte rendu qui ne viendrait ni à son heure ni à sa place. Comment Tom Linton « tordit » littéralement son petit compatriote Chase dans un match de 10 milles, où tous deux étaient entraînés par des tandems à pétrole ; comment Chinn et Gascoyne se partagèrent les autres épreuves de la journée, tout cela est déjà de l'histoire ancienne et les détails n'en offriraient pas grand intérêt Je préfère donc vous faire part de mes impressions en ce qui concerne cette réunion de courses cyclistes prise comme type d'une réunion anglaise.

J'avais assisté autrefois — il y a plusieurs années — à maintes réunions sur les vélodromes londonniens, au temps où le sport cycliste français était encore dans ses langes, mais je n'avais pas eu depuis longtemps — exactement depuis 1894 — l'occasion de voir des courses en Angleterre.

Ceci m'a permis de constater combien nos voisins avaient fait peu de progrès sous le rapport de l'organisation, sportive autant que matérielle... Dans les moindres détails, j'ai trouvé cet esprit routinier qui caractérise parfois les Anglais, gens cependant si progressistes en général. C'est ainsi que pour signaler le dernier tour, nos voisins se servent toujours de l'antique cloche de rémouleur qui choquait si fort le sens pratique de Zimmerman à Herne Hill en 1894. Comme le disait avec humour le fameux champion, dans le récit de sa tournée européenne, je sais fort bien qu'un coureur fera le dernier tour aussi vite si on le lui annonce avec une vieille cloche en fonte que si le signal lui en est donné au moyen d'une sonnerie électrique, mais n'empêche que ce dernier mode est infiniment plus pratique et surtout plus moderne.

Autre chose encore : croiriez-vous que sur aucun vélodrome anglais on n'a encore trouvé moyen d'installer un compteur de tours du genre de ceux dont on se sert sur nos plus petites pistes de province ? On continue à avertir les concurrents des tours qui leur restent à faire en leur montrant des numéros tenus à la main ou en leur criant le chiffre au passage !

Notez que je parle en ce moment du vélodrome de Wood-Green, c'est-à-dire d'une des plus récentes et des plus belles pistes anglaises. Il est de fait que le vélodrome en lui-même est superbe avec ses lignes droite, suffisamment longues et ses virages fort étendus de façon à ne point nécessiter un relèvement exagéré ; il est en ciment et mesure trois tours et demi au milles soit 460 mètres.

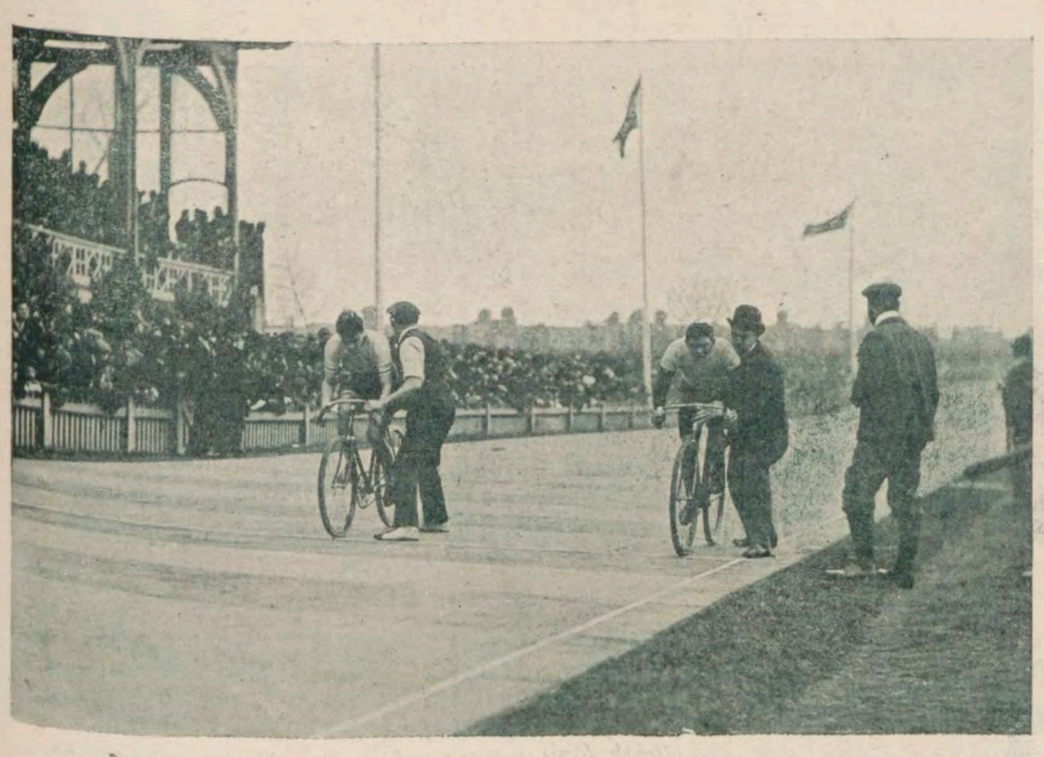
Si de l'organisation matérielle nous passons à l'organisation sportive, nous la trouverons toute aussi défectueuse. Que dites-vous, par exemple, de cette course en ligne où l'on fait partir 15 hommes ensemble ?

Je sais bien que la course se fait sur 10 milles (16 kilom.), mais comme elle a lieu sans entraîneurs, il ne se produit aucun lâchage et au dernier virage il y a encore une dizaine de concurrents en paquet. Vous voyez d'ici quelle chance a le pauvre diable qui vire en dixième position !

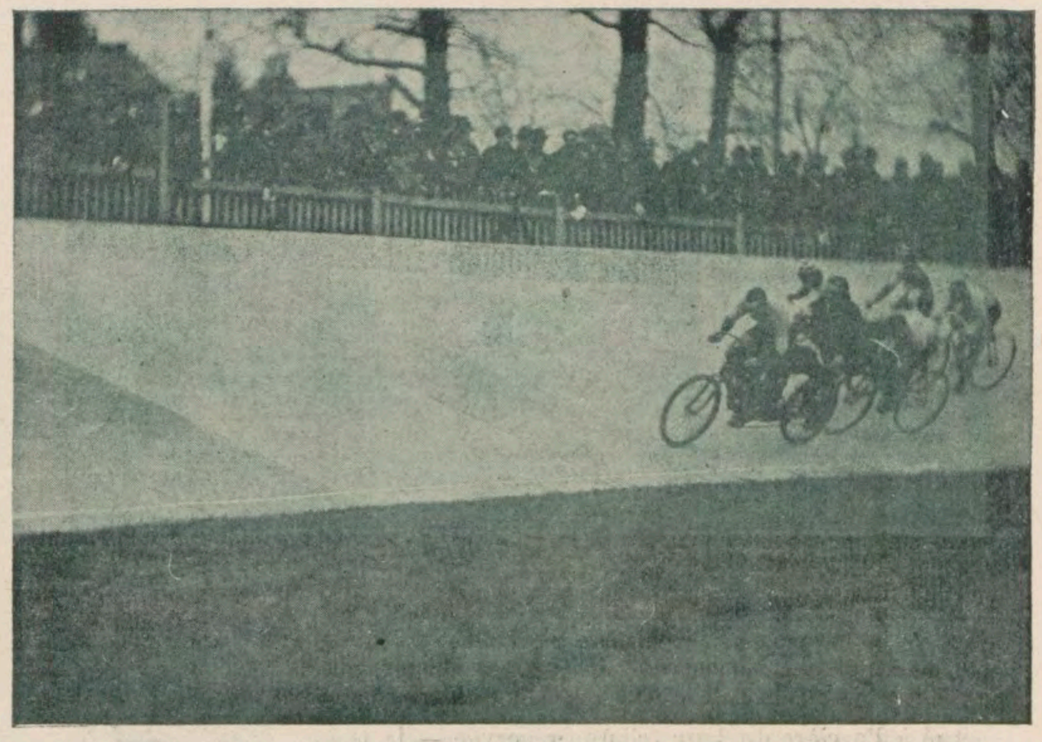
Pour rester impartial, je dois d'ailleurs ajouter qu'au point de vue du public le système est excellent et que le spectacle y gagne certainement. Par exemple, le sport y perd et l'on obtient ainsi des résultats d'une irrégularité rare.

Mais après tout, le spectacle ne doit-il pas passer d'abord, aux yeux des organisateurs de courses, en Angleterre, tout aussi bien qu'en France ?

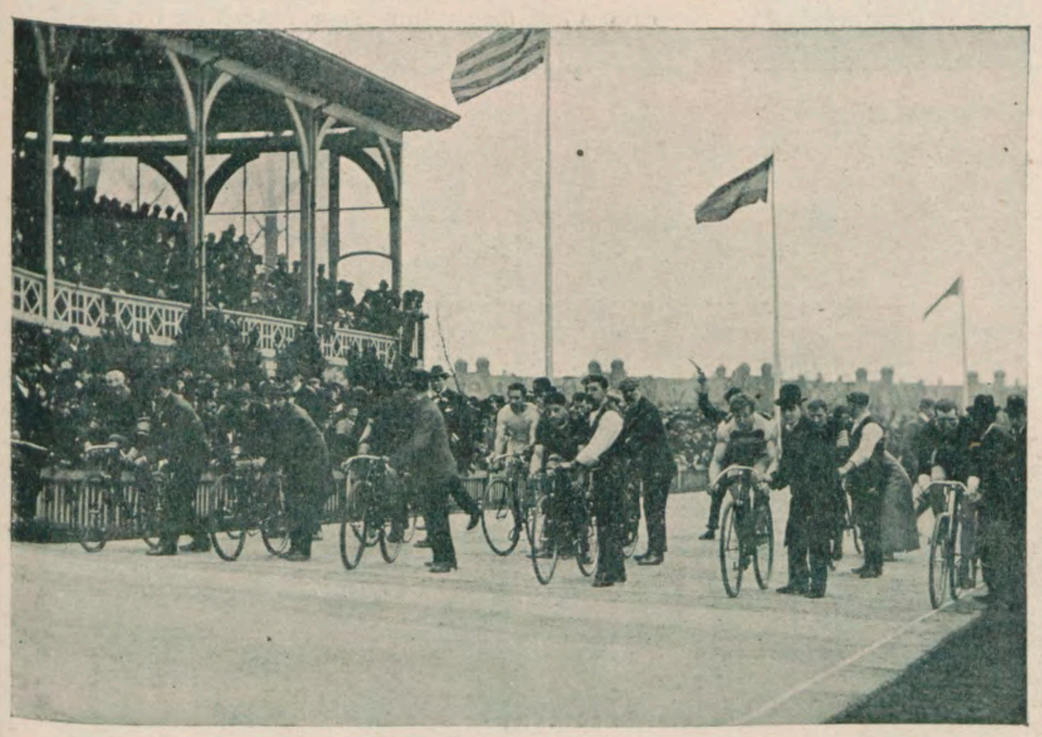
Victor Breyer.



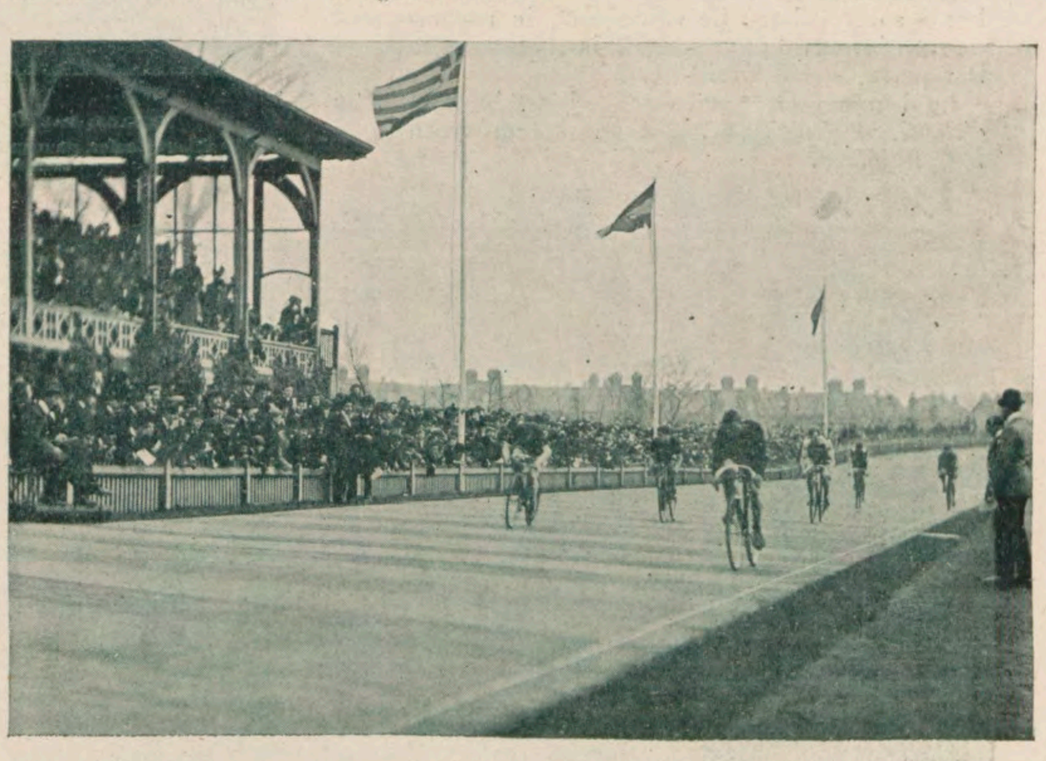
(Cliché Scamell.) MATCH LINTON-CHASE : LE DÉPART.



(Cliché Scamell.) AU VIRAGE : UNE LUTTE ACHARNÉE.



(Cliché Scamell.) UN DÉPART DE COURSE : QUINZE HOMMES EN LIGNE !



(Cliché Scamell.) UNE ARRIVÉE DE HANDICAP.

Les Poules d'Essai à Longchamp

Les « jeudis » de la Société d'Encouragement se distinguent surtout par le choix de la Compagnie qui se rend sur l'hippodrome du Bois de Boulogne. Ce n'est plus la cohue — élégante et précieuse, je le veux bien — mais cohue tout de même, des dimanches. L'enceinte des tribunes, par un jour de semaine, pour peu qu'il soit ensoleillé, prend tous les aspects d'une *garden-party*. Entre les épreuves, les dames « reçoivent », jabotent, rient, flirtent à qui mieux mieux et dans leur salon — situé à l'arrière de leur tribune réservée — le thé est servi pendant tout l'après-midi.

Le premier de ces jeudis musqués de Longchamp a comme attrait sportif le *Prix Greffulhe*. Nous devions revoir Franco-Russe à M. Paul Aumont et Eminence-Grise au baron Arthur Schickler, tous deux avant acquis de la réputation comme *two-year-olds* et considérés comme compétiteurs qualifiés pour les grandes épreuves de cette année.

Quand le poulain de M. Paul Aumont a paru dans le paddock, il a été aussitôt très entouré et les connaisseurs ont formulé des avis destinés à être parole d'Evangile pour le *vulgum pecus* qui n'entend rien en matière chevaline. Oyez la bonne parole : Franco-Russe a grandi et il s'est allongé sensiblement dans son avant-main, qui manquait d'extension l'an dernier; il est descendu dans sa poitrine et a gardé cette puissance de cuisse qui le caractérisait à deux ans. A mon avis, Franco-Russe est, certes, un fort beau poulain, mais il est commun dans ses tissus et sa poitrine, puissante pour la locomotion, manque de largeur pour le fond et la tenue.

Le résultat du *Prix Greffulhe* a causé de nombreuses déceptions. Le vainqueur, le représentant du vieil élevage du haras de Bois-Roussel à M. Henri Delamare, a été Tapis-Vert.

Le dimanche 30 avril était la journée des *Poules d'Essai*, corsée d'une autre course importante, le *Prix Rainbow*.

L'écurie de M. Albert Menier est enfin sortie de cette série à la noire qui paraissait interminable! Pensez donc! soixante-huit épreuves auxquelles elle prend part sans en gagner une seule!...

Sésara, une jolie pouliche, par Donovan et Séraphine II, montée finement par Tom Lane, a gagné la poule d'essai de son sexe avec la plus extrême aisance. Elle est venue à la distance quand son jockey lui a demandé un effort, pour enlever la poule d'une longueur et demie. Le public, au courant de cette guigne de l'excellent chocolatier, a fait une joyeuse ovation à Sésara et à Tom Lane. Voilà l'écurie de M. Albert Menier tirée de l'ornière.

Le lot des huit partants de la poule des poulains était, incontestablement, d'une classe fort relevée: Perth, le gagnant de la poule Hocquart, Chat-Botté, Niphon, surqui l'écurie Rotschild comptait absolument, Franco-Russe, le crack de M. Paul Aumont, Ontario II, Alligator, Pégase, Apex, tous fins prêts et amenés au *starting post* en condition superbe.

Perth était monté par Tom Lane — qui doit sa première monte à M. Maurice Caillault ; — le poulain a renouvelé, dans la poule d'essai, sa victoire du Prix Hocquart. Il a gagné facilement de deux longueurs, battant *Niphon* deuxième et *Franco-Russe* troisième.

Le Guide, au vicomte d'Harcourt, *Niger II*, à M. Olry, *Riverain*, à M. de Brémond, et *Le Roi Soleil*, au baron de Rothschild, ont seuls couru le Prix Rainbow. L'excellent fils de Heaume et de Mlle de la Vallière est parti de son long galop coulant et cadencé, ressemblant à celui du lévrier de coursing ; son jockey l'a tenu au milieu du peloton, laissant *Le Guide* s'épuiser et *Niger* l'attaquer sans répit. A trois cents mètres du *Winning post*, il réglait ses adversaires en quelques foulées, gagnant en un canter de cinq longueurs ; toujours dans son galop paisible, mais aux longues foulées.

Cette victoire aisée du poulain de M. de Rothschild, sur cinq kilomètres, le place en tête des candidats pour la Coupe d'or, à la réunion estivale d'Ascot, la plus smart et surtout la plus select des réunions hippiques anglaises. Après la Coupe d'or d'Ascot, trophée si envié, *Le Roi Soleil* gagnera le Prix Gladiateur, puis sera inscrit au livre d'or des grands chevaux français avec Stuart, Ténébreuse, Plaisanterie, Boïard, Gladiateur, Monarque.

ALFRED DE SAUVENIÈRE.

LONGCHAMP. — PRIX D'IÉNA. — APRÈS LE POTEAU.

SESARA, PAR *Donovan* ET *Séraphine II*
à M. Albert Menier, gagnante de la Poule d'essai des Pouliches, montée par Tom Lane.

LONGCHAMP. — POULE D'ESSAI DES POULICHES. — APRÈS LE POTEAU.
Sésara, Forget me not, Hersé, Justicia, Guirlande, Julietta, Bérénice.

L'Ascension Française du Dernier Lancer International

C'est avec une véritable satisfaction que nous avons appris, M. Le Cadet et moi, que nous étions désignés par M. Bouquet de la Grye, le président de la Commission scientifique d'aérostation de Paris, pour monter le *Balachoff*, le 24 mars, à l'occasion du grand lancer international de ballons-sondes. Quoique tout l'intérêt scientifique soit concentré dans la zone inaccessible à l'homme même pourvu d'un respirateur à gaz oxygène, c'est une heureuse fortune de plonger dans les ondes de l'océan aérien, au delà des régions que les aéronautes fréquentent ordinairement, surtout en compagnie d'un savant aussi intrépide que l'astronome auquel je me trouvais associé.

Malheureusement, notre joie n'a point été de longue durée. Nous n'avons pas tardé à apprendre que l'on allait lancer à Berlin un ballon gonflé d'hydrogène pur, aux frais de l'empereur d'Allemagne, et que le record de l'altitude nous serait impitoyablement enlevé par M. Suring, heureux émule mieux armé que nous.

Ce qu'il y avait de véritablement désespérant, c'est que nous avions tout l'argent nécessaire; ni le prince Roland Bonaparte, ni M. Cailletet, ni le baron Edmond de Rothschild ne nous auraient abandonnés. Mais il n'y avait pas, dans tout Paris, un appareil en état de fournir, avec une rapidité suffisante, 1,700 mètres cubes d'hydrogène nécessaire. En effet, le signal de l'ascension devait nous être donné 16 heures seulement avant l'heure fixée pour le départ. Il y avait bien un superbe générateur fonctionnant à l'Etablissement central d'aérostation militaire de Chalais-Meudon; mais la crainte de compromettre les secrets de la défense nationale empêchant de songer à en faire usage, il ne nous restait plus que la ressource de nous distinguer par le nombre et l'exactitude des observations classiques. C'était M. Le Cadet qui devait sauver notre honneur, en nous assurant le record des lectures du thermomètre, du baromètre et de l'hygromètre. C'est ce qu'il a fait avec une opiniâtreté pareille, sinon supérieure, à celle de Glaisher.

MM. BESANÇON ET G. LECADET, A BORD DU *Balaschoff*

Pour nous rendre plus léger, j'avais pris une nacelle de dimensions très petites. Elle était absolument encombrée par une multitude d'instruments d'une fragilité sans pareille. Conformément au précepte de Socrate, et bien malgré nous, nous habitions une maison de verre.

Heureusement, le jour du départ avait été très bien choisi. Le gonflement s'est exécuté pendant un calme absolu.

MM. Cabalzar et Juchmés, aéronautes, M. Wilfrid Monniot et quelques autres amis, en très petit nombre, suffisaient parfaitement pour gonfler le *Balaschoff*. Le docile ballon ne bougeait pas plus que s'il eût été un bloc de métal. Les cordages qui le retenaient, lorsqu'il fut rempli complètement, ressemblaient à des tiges de fer. L'attache de la nacelle se fit aussi facilement que s'il s'était agi d'un simple ballon d'enfant.

Lorsque nous quittâmes terre, nous ne sentîmes pas la moindre oscillation. C'est par un curieux effet de perspective que la charmante photographie prise par M. Cailletet, de l'Institut, avec un excellent vérascope, paraît constater le contraire.

L'instructif cliché, que nous devons à ce savant, montre que notre mouvement ascensionnel et notre mouvement de translation, très faibles tous deux, avaient alors à peu près la même valeur, mais je ne tardai pas à accélérer le premier en jetant sans relâche des poignées de sable.

Nous avions mis dans un panier en osier, faisant fonction de parasoleil, l'instrument enregistreur dont nous devions vérifier les indications.

Il s'est si vaillamment comporté dans la région basse que nous avons toute raison de penser qu'il ne trahit pas la confiance des physiciens qui l'envoient dans une zone trois à quatre fois plus élevée que celle où nous l'avons accompagné.

Cet enregistreur rend le même service que trois observateurs qui ne perdraient pas de vue un seul instant, qui, un baromètre, qui, un thermomètre, qui, un hygromètre, et il ne pèse que quatre kilogrammes!!

Il a obtenu le record de la précision, car le thermomètre ventilé d'Assmann, envoyé d'Allemagne, battait la breloque, comme M. Le Cadet l'a constaté. La température indiquée par le thermomètre humide est restée constamment supérieure à celle du thermomètre sec, malgré une ventilation énergique.

Le ballon s'avançait vers une couche de nuages qui paraissait homogène, mais à mesure que la distance diminuait on nous avons reconnu qu'il n'en était rien.

En approchant nous avons vu se détacher de la couche principale, des masses plus lumineuses que le reste, qui semblait devenir de plus en plus noire, par un effet de contraste singulier.

La mer de nuages avait bien deux mille mètres d'épaisseur, sa surface était si lumineuse qu'on ne voyait pour ainsi dire aucun détail, c'était un tapis d'un blanc éblouissant.

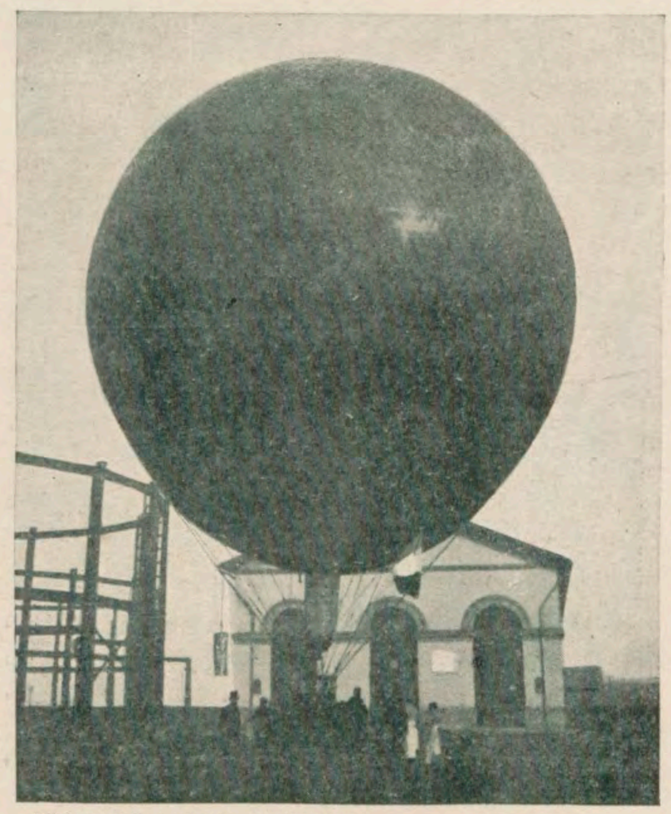
A mesure que nous montions, le soleil devenait de plus en plus chaud et l'air de plus en plus froid.

Lorsque nous avons dû descendre de crainte d'entamer la provision de lest, réservée pour l'atterrissage, le thermomètre marquait 31° 6 au dessous de zéro, à 4,500 mètres.

Cette température, excessivement basse, se supportait admirablement, on ne sentait qu'un assez fort froid aux pieds. La difficulté de respirer qui était fort grande, même si le

(Cliché de M. Cailletet, de l'Institut.

LE *Balaschoff* EN GONFLEMENT.



(Cliché de M. Cailletet, de l'Institut.)

LE *Balaschoff* ATTENDANT LE SIGNAL DU DÉPART.

LA TERRE VUE A TRAVERS UNE COUCHE DE PETITS CUMULUS PENDANT LA DESCENTE.

lest ne nous avait pas fait défaut, en l'absence du réservoir d'oxygène pur, aurait peut-être suffi pour nous ramener à la surface de la terre.

Dans les ascensions à grande hauteur on ne saurait prendre assez de précautions pour éviter le supplice du froid aux pieds; d'ailleurs le sang affluait avec violence à la tête. Il semblait à M. Le Cadet que son crane était devenu comme le gaz de notre sphère, sensible à la dépression; il lui paraissait se dilater la tête lui tournait légèrement, les sensations étaient intermittentes, j'éprouvais également ces impressions, mais à un degré moindre, bien que j'eusse pris moins de précaution que M. Le Cadet pour le maintien du calorique dans mes extrémités inférieures.

La descente commença, mais elle s'accéléra bientôt d'une façon inquiétante, et cela malgré mes efforts; en effet, nos sacs de lest remplis de sable chargé d'humidité avaient été convertis en un bloc de pierre, de sorte que pour en tirer le lest j'étais obligé de les frapper violemment contre le bord de la nacelle. C'était long et dangereux, car les blocs ainsi détachés tombant de 4,000 mètres sur la tête de quelqu'un l'auraient tué net, il est vrai que l'on aurait sans doute cru à la chute d'un aérolithe. M. Le Cadet abandonnant ses études vint à mon aide et nous pûmes ainsi régler la descente et la rendre sans dangers.

En sortant de la *nuee* nous revoyons les cumulus qui flottent au-dessous de la couche générale. Au travers nous apercevons des cours d'eau, une voie ferrée, un village. Bientôt nous allons apprendre que c'est Arville, dans le département de Seine-et-Marne.

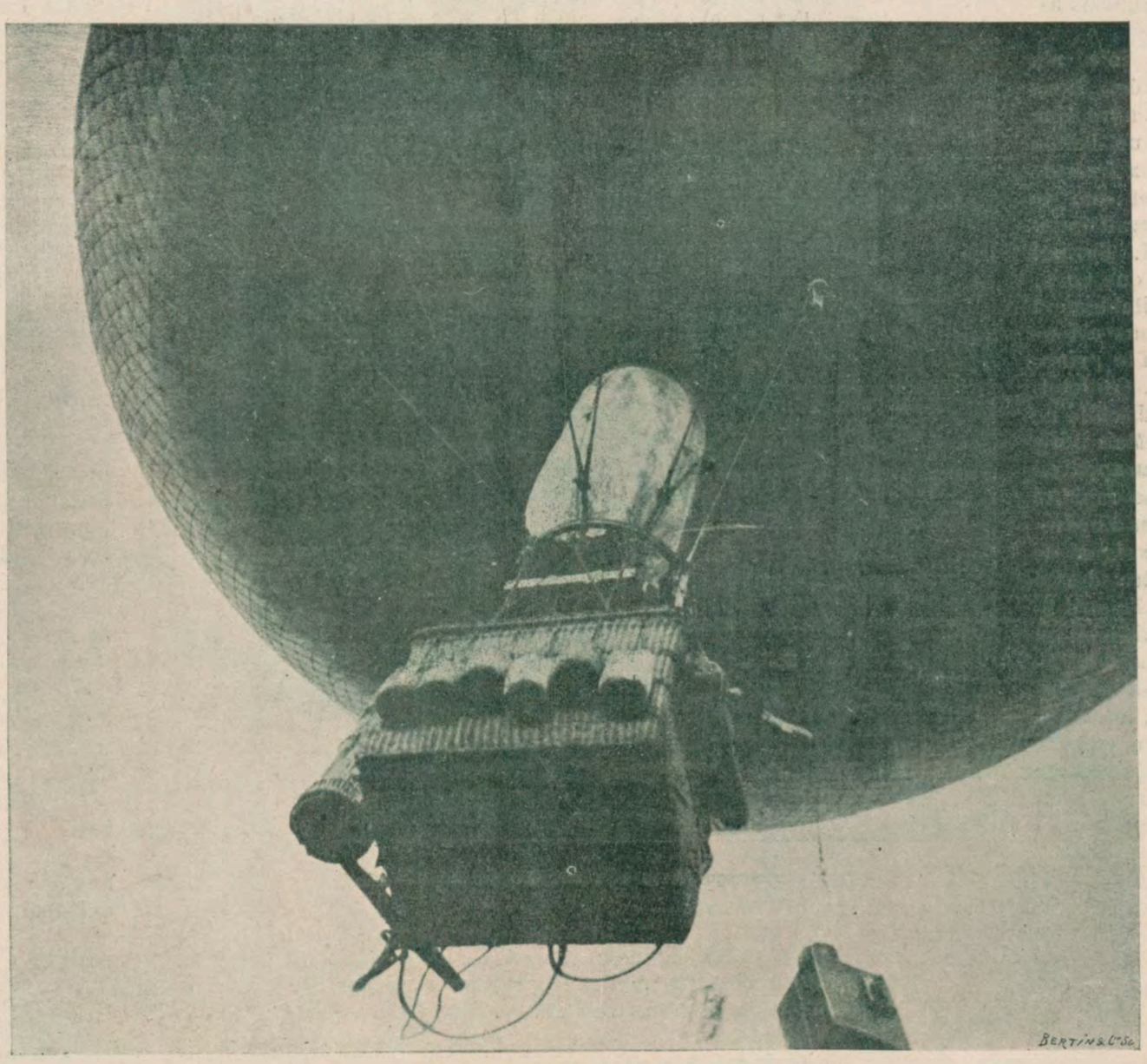
Nous franchissons les maisons; voilà le guide rope qui traîne sur la terre. Je fais basculer l'ancre au moment où nous allons toucher. Amorti par cette manœuvre, le choc est sans gravité, nous remontons naturellement et nous retombons. Le vent fraîchit, lorsqu'un cumulus chargé de neige, qui plane sur nous poudre en blanc le *Balaschoff* et refroidit l'air. Comme nous allons traîner, nous arrachons le clapet de déchirure. Le ballon s'arrête... que

SURFACE SUPÉRIEURE DE LA MER DES NUAGES.

ton de Château-Landon, arrondissement de Fontainebleau, pessimistes qui proclamez la décadence de la race et de l'agriculture françaises.

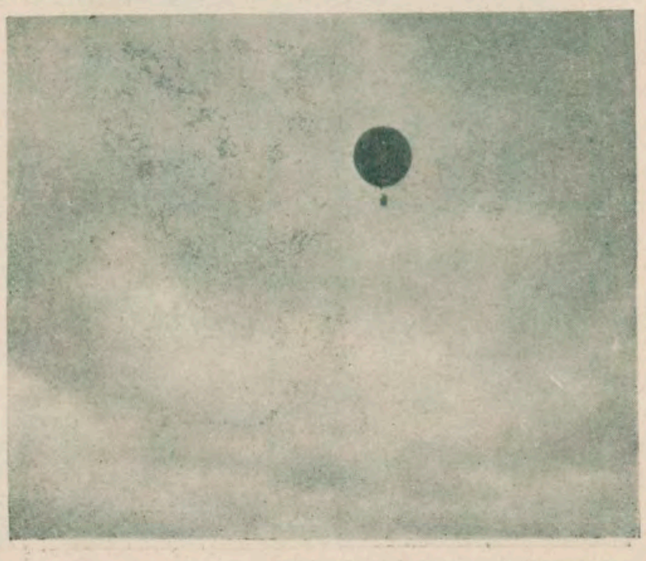
Un des plus brillants avantages des voyages aériens, c'est de montrer notre belle patrie, telle qu'elle est *au naturel*. En effet le vent qui pousse les aéronautes les fait tomber presque toujours loin des routes dans les contrées essentiellement agricoles, c'est-à-dire dans celles où l'on pratique la plus nécessaire, la plus merveilleuse de nos industries nationales, celle qui prépare non seulement des produits alimentaires, mais des hommes aimant le pays qui les a vus naître, et toujours disposés à verser leur sang pour sa gloire, sa prospérité et surtout son indépendance.

GEORGES BESANÇON.



(Cliché de M. Cailletet, de l'Institut.)

EFFET DE PERSPECTIVE PRODUIT PAR L'ÉLÉVATION ET L'ÉLOIGNEMENT DE LA NACELLE.



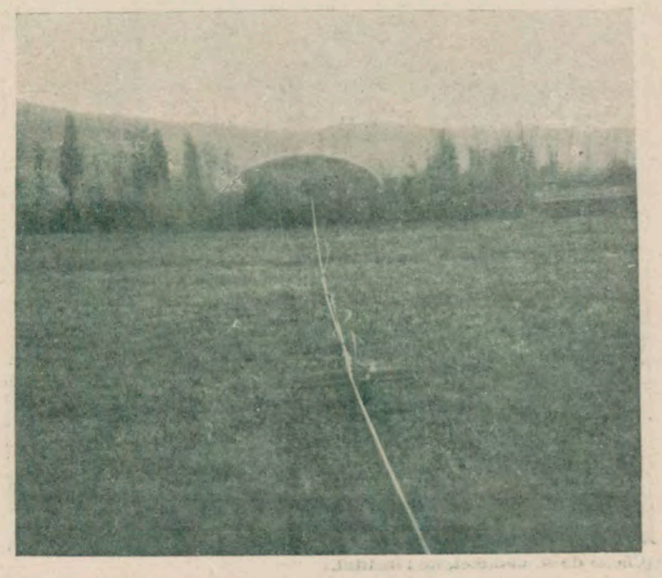
LE *Balaschoff*, VU A GRANDE DISTANCE.

dis-je ce n'est plus qu'un paquet de toile. Les paysans accourent, il est trop tard pour nous aider.

Ces braves gens s'en dédommagent en nous donnant des poignées de main aussi franches que celles des habitants de Montélimar à leur illustre compatriote.

Le guide-rope s'était arrêté droit comme un i, démontrant la rapidité du courant aérien dont le clapet de déchirure a triomphé.

Nous sommes arrivés dans la ferme de M. Emile Michaut, le cultivateur et sa famille s'empressent auprès de nous. Jamais nous n'avons joui d'une hospitalité aussi *française* que dans cette admirable exploitation. Bêtes et gens tous sont ruisselants de santé, ici le bonheur coule à pleines rives. Les parents et les enfants sont d'une taille et d'une vigueur remarquable. Faites une visite à la ferme de Laurecourt, commune d'Arville, can-



ATTERRISSAGE DU *Balaschoff*.

LE SPORT
chez les Femmes d'Orient

C'est bien simple : il n'existe pas; et cela pour deux raisons qui diffèrent suivant les contrées. Dans tous les pays qui entourent Constantinople où simplement en suivent les coutumes, la femme ne devant ni se montrer, ni revêtir un costume quelconque qui ne voilât complètement sa personne, ne peut guère s'adonner aux douceurs du cheval, et à plus forte raison de la bicyclette ou du tennis. Même pour les partisans du costume rationnel chez la femme de sport, la culotte en usage là-bas semblerait en effet par trop incommode, et, pour les autres, les voiles, peut-être exquis en leurs tremblantes et lumineuses transparences, mais ayant l'inconvénient d'empêcher la respiration, appliqués qu'ils sont contre la bouche, les longs voiles dont s'agrémente la toilette féminine des mousmés, paraîtraient d'une complication un peu exagérée. Seule, dans ces conditions, la lente et solennelle promenade à palanquin, sur un chameau docile, est possible; or, comme sport, c'est peut-être insuffisant.

Dans les autres contrées, si la femme ne fait pas de sport, c'est pour l'unique raison que l'homme ne lui en laisse pas le temps. Avec les délicieuses habitudes en honneur dans les pays chauds et grâce auxquelles la femme travaille pour deux, pendant que l'homme, mollement étendu, fume avec sérénité; avec ces habitudes que pas mal d'Européens mâles envient peut-être intérieurement, si la bicyclette entrait dans les mœurs, on verrait certainement le contraire de ce qui se passe journellement chez nous, peuple arriéré; à tandem, c'est la femme qui pousserait et peinerait, et il ne serait pas rare de rencontrer un mari tranquillement installé dans une voiturette que traînerait sa compagne à bicyclette. Mais ces peuples heureux n'en sont pas encore là, le seul sport que connaissent les épouses noires est l'hygiénique et calme promenade à âne, pâle évocation des parties de Montmorency ou de Robinson.

Quand je dis que la femme ne fait pas de sport dans les contrées que l'on qualifie encore, je ne sais trop pourquoi, de sauvages, je ne suis pas complètement dans le vrai; seulement l'athlétisme qu'elle pratique est d'une conception très différente de la nôtre; elle fait, pourrait-on dire, du *sport utilitaire*. Mais, par exemple, de celui-là elle ne se prive pas!

Oh! vous, frêles et nerveuses Parisiennes qui, dix fois par an, abordez en tremblant la côte du Pecq — à pied, du reste, — et vous, languissantes et coquettes jeunes filles, pour qui l'avenue des Acacias, compliquée de l'avenue de la Reine-Marguerite, constitue un effort parfaitement suffisant pour détruire l'harmonie de votre jupe et les plis de votre voilette, contemplez votre sœur — car vous avez beau vous récrier, frêle Parisienne, languissante jeune fille, c'est votre sœur, — regardez-la attelée à côté de l'âne et tirant de compagnie, avec lui, bête de somme elle-même, la dure charrue dont le soc, péniblement, entaille la terre, pendant que, baguette levée, prêt à frapper l'âne aussi bien que la femme, l'homme, le maître se contente de diriger. Je ne sais pas si cela peut, à proprement parler, s'appeler du sport; en tout cas, c'est un rude exercice d'entraînement, en même temps qu'un apéritif souverain. Du reste, remarquez que si l'âne est ferré, la femme est pieds nus, l'un coûtant plus cher que l'autre.

Et encore, celle-là a des charrues, tandis que ses semblables, à Taveta, dans l'est de l'Afrique, labourent lentement et péniblement avec des pics. Cela n'a d'ailleurs aucunement l'air d'être nuisible aux muscles; au contraire, il suffit de regarder sur la gravure les biceps fort raisonnables de la jolie personne qui sourit à droite. Et comme dans ces heureux pays il n'y a pas de concierges complaisantes pour garder les enfants, les mères, bravement portent le leur dans le dos, ce qui ne les empêche pas de travailler, mais ne les empêche pas non plus de se fatiguer.

Autre sport qui n'a pas d'équivalent chez nous et qu'on pourrait appeler le port des charges sur la tête. Ce sont d'abord des glaneuses pliant sous le faix de leur récolte, puis des porteuses d'eau, tenant un vase sur leur tête, d'un geste qui pourrait être beau, mais que désavoueraient certainement les danseuses de notre Académie très nationale de musique et de danse, dans leur pas de la cruche de la *Maladetta*. De même que ce sont les femmes qui portent l'eau, de même se sont elles qui vont la puiser; cette sorte de vague bain de pieds que nous montre la photographie pouvant, toujours pour identifier leurs sports aux nôtres, remplacer notre natation. A nous les pêcheuses de crevettes de la côte normande!

(Cliché F. Soler.)

EN ÉGYPTE.

Vous avez beau vous récrier, frêle Parisienne, c'est votre sœur...

(D'après une photographie.)

A TAVETA.

Dans l'est de l'Afrique, quelquefois, leur enfant sur le dos, elles labourent lentement et péniblement.

(D'après une photographie.)

EN AFRIQUE.

Elles portent leurs charges sur la tête, d'un geste qui pourrait être beau, mais qui n'a rien de commun avec le pas de la cruche de la *Maladetta*.

(D'après une photographie.)

A ZANZIBAR.

Les femmes chargent le charbon sur les steamers et travaillent quatorze heures par jour.

(D'après une photographie.)

DANS L'INDE.

Il ne faut pas croire que ces femmes, que nous voyons dans l'eau, jouent au water-polo, ce sont des Indiennes glanant dans les champs de riz inondés.

(Cliché F. Homes, Tahiti.)

A TAHITI, ILE IDÉALE.

Ce sont presque des pêcheuses de crevettes.

Dans l'île de Zanzibar c'est encore mieux ; les femmes chargent le charbon sur les steamers et travaillent quatorze heures par jour ce qui est loin de la journée de huit heures. Il est juste d'ajouter que, lorsque l'esclavage existait, c'était le propriétaire qui touchait le salaire si durement gagné par ses esclaves. Un détail pour faire plaisir aux maris : les notes de couturière, il est inutile de le dire, atteignent rarement un chiffre très élevé — il fait si chaud.

Il ne faut pas croire que ces femmes que nous pouvons admirer dans l'eau, jouent au water-polo ; ce sont tout simplement des travailleuses de l'Inde qui glanent dans les champs de riz inondés. Le chapeau qu'elles ont sur la tête est une sorte de réservoir en jonc dans lequel elles portent leur récolte. Comme de juste les hommes sont en bateau. Leur récolte faite, elles s'offrent un peu de *footing* sous la forme d'une marche à travers champs, rapportant en outre de petits bâtons pour apprêter le riz. La loi anglaise a aboli la tradition qui voulait qu'elles ne pussent pas marcher sur les routes ; néanmoins elles n'y vont pas, craignant de rencontrer des passants de la haute caste qui les écarteraient. Si un Anglais osait alors intervenir, il serait accusé d'outrager les principes religieux. Ces travailleuses sont la classe la plus oppressée de l'Inde, et quoique libres, sont plus malheureuses que des esclaves.

Mais il est un pays bienheureux, une île idéale où tout pousse sans l'intervention de l'homme. C'est Tahiti. Il n'est besoin que d'un seul travail : récolter. Personne n'est pauvre par conséquent. Regardez plutôt les mines épanouies de ces femmes pêchant dans une rivière mystérieuse ; elles sont loin des pauvres êtres misérables attelés avec les ânes et courbés sous le fouet du maître.

(Cliché Neurdein.)

LE PALANQUIN.

Le Palanquin, peut-être plus pittoresque, mais sûrement moins commode que la bicyclette pour faire un tour au bois le matin.

Et voilà comment la femme fait du sport en Orient. Ce n'est peut-être pas ainsi que nous le comprenons ; mais quel besoin aurait-elle de celui que nous avons accoutumé de pratiquer et qui n'est fait que pour fatiguer le corps et délasser le cerveau, tout en donnant à nos poumons un peu d'air respirable. Le sport ne devient nécessaire que dans les sociétés trop civilisées et où l'effort de la production commande à tous un continuel surmenage. Or quel besoin ces femmes dont nous venons brièvement de parler auraient-elles de grand air, elles qui y sont toute la journée ? Quelle nécessité serait pour elles de délasser leur cerveau, elles qui ne travaillent jamais intellectuellement, ou de développer leurs muscles que les durs travaux font jouer tous les jours et endurcissent à toute heure ?

Maintenant, sont-ce des femmes ? Cela je n'en suis pas très sûr. Elles font plutôt un sexe à part tenant le milieu entre la femme et le mulet.

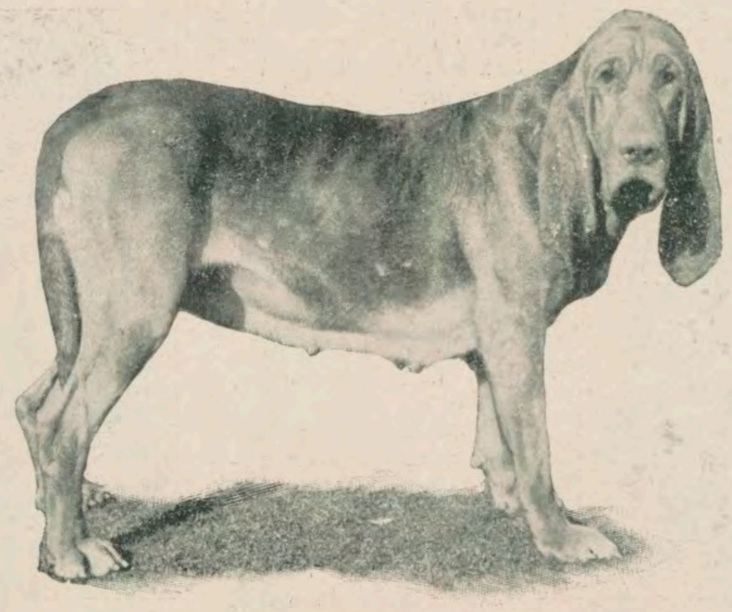
Quant à l'homme — il se repose ; et quand il a fini, il se repose de s'être reposé. Ce qui est, n'est-il pas vrai, l'absolue sagesse.

MAURICE RAVIDAT.

LA CHASSE A L'HOMME

QUEL est celui d'entre nous qui, enfant, n'a point lu les romans d'aventures de Mayne-Reid.

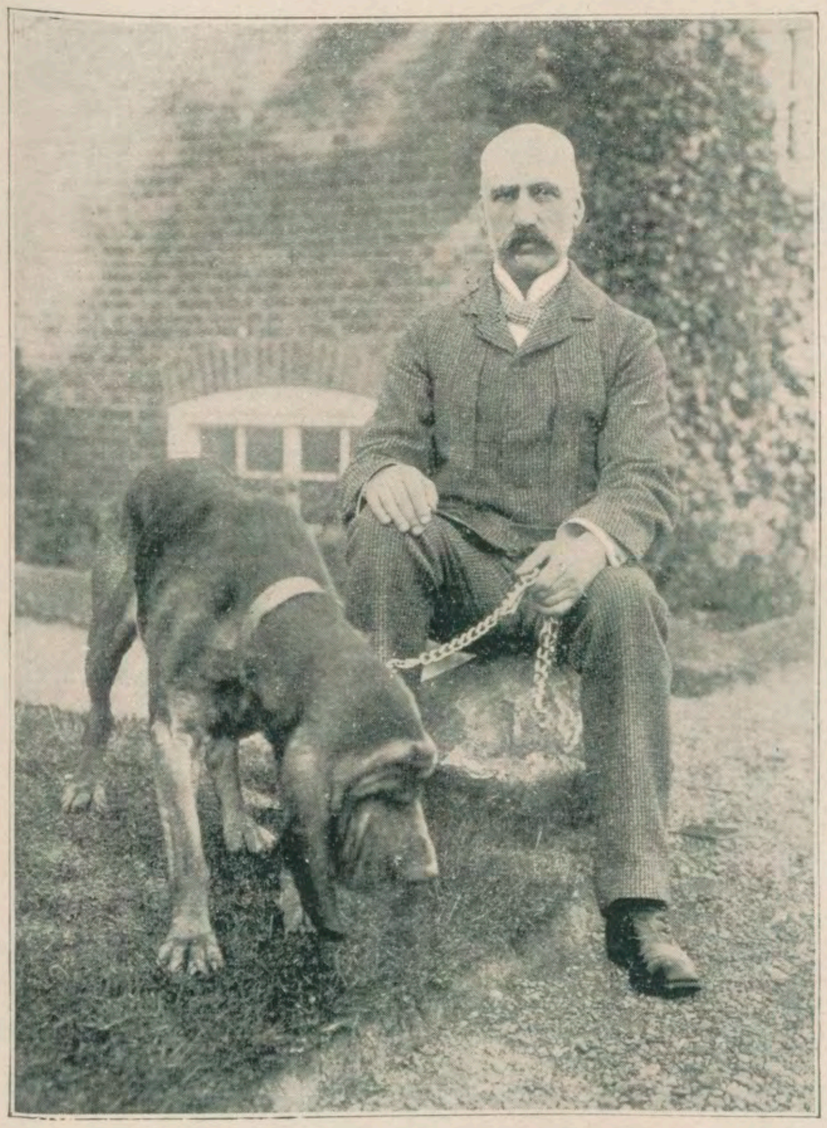
J'ai encore, pour ma part, présent à la mémoire le récit mouvementé et palpitant d'intérêt d'une poursuite de fugitifs esclaves par d'énormes chiens; je vois encore une gravure représentant un pauvre noir affolé, s'arrêtant au bord d'une des chutes du Niagara et hésitant entre le précipice et la lutte avec deux terribles molosses ! Ces chasses à l'homme existent-elles encore ? j'ai tout lieu d'espérer que non, et cependant, on serait tenté de le croire, car tout récemment viennent d'avoir lieu, en Angleterre, dans le Buckinghamshire, Winslow, des



LE CHAMPION DE M. BROUGH, *Benedicta*.

chiens; on lui montrait un couteau, une guenille, une ceinture ayant appartenu au fugitif. Le chien n'a pas besoin de plus amples renseignements pour retrouver son homme ; il a tout son signalement au bout de son museau ; il le cherche, le trouve, le ramène ou conduit sur sa trace les policiers à sa poursuite. Je doute que beaucoup de gendarmes fussent capables de s'acquitter d'une mission semblable avec d'aussi faibles renseignements, et surtout au même prix. Lors de la conquête de l'Algérie on a même essayé d'employer les chiens à la poursuite des Arabes ; et les vieux combattants d'Afrique racontent encore l'histoire du blockhaus de Bougie, défendu par la *Compagnie des chiens*.

Plus récemment on essaya, en Angleterre, de découvrir, au moyen de « bloodhounds », la trace du fameux Jack, l'éventreur ; comme la police, les chiens échouèrent. C'est peut-être aussi cet instinct qui a engagé quelques amateurs anglais à organiser ces « bloodhounds trials ».



M. EDWIN BROUGH ET SON CHIEN *Barbarossa*.

« Bloodhounds trials » plus exactement des épreuves sur le terrain pour chiens chasseurs d'hommes.

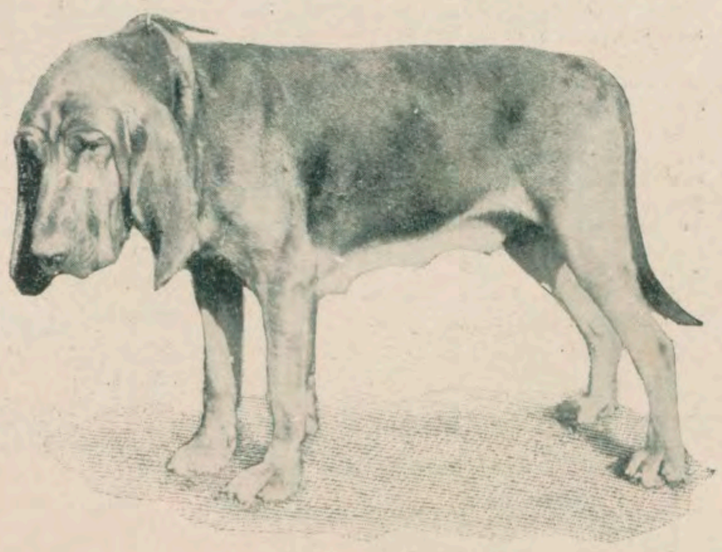
Un de nos correspondants a pu prendre, sur le terrain même de ce « trials », quelques curieuses photographies de ces épreuves qui avaient attiré un grand nombre de sportsmen anglais. Certes, ce n'est pas qu'en Angleterre on veuille renouveler ces chasses à l'homme des Espagnols contre les nègres marrons de Cuba ou des Anglais contre les noirs de la Jamaïque.

Mais il est un fait certain, que nous constatons même en France, l'audace des malfaiteurs ne connaît point de bornes, et trop souvent la police est impuissante à découvrir leurs traces: nos chasses, même les mieux gardées, sont dévastées par les braconniers qui ne se font pas faute d'assassiner lâchement gardes et gendarmes. Le chien, cet animal si merveilleux à tant de points de vue, n'a-t-il pas été, dès le début de son existence, le gardien vigilant et docile de la propriété ? Qu'il soit petit, c'est encore le meilleur « avertisseur », qu'il soit grand et fort, c'est un « policier » de premier ordre et qui effraie plus encore qu'un fusil ou un revolver le maraudeur ou le cambrioleur. C'est pourquoi, en Angleterre, on a organisé ces « bloodhounds trials » destinés à collectionner les meilleurs « chiens de brigands », suivant l'expression du colonel Joynson, l'un des promoteurs des épreuves de Winslow.

Qu'est-ce d'abord que le « bloodhound » ? Tout simplement un chien d'origne purement française, un chien courant le Saint-Hubert, dont se composaient autrefois les meutes royales et qui a été importé en Angleterre sous le règne de Jacques Ier.

D'une forme peu commune, d'une endurance extrême, intelligent, il devait, dans un pays d'élevage comme l'Angleterre, par des croisements successifs, arriver au type aujourd'hui si apprécié par les amateurs. Employé simplement à la chasse des gros gibiers, car, — rapide dans sa course et tenace sur la piste, il était plus à même que tout autre race pour courre sangliers et cerf, — il est devenu aujourd'hui, chez nos voisins, un chien de garde. Son nom Bloodhound (chien de sang), il le doit a son ancien métier de pourchasseur d'esclaves.

Les propriétaires d'esclaves de la libre Amérique avaient des troupeaux de chiens spécialement dressés à la recherche des noirs fugitifs. Un noir s'était-il échappé, on faisait venir un de ces



Brocade, A M. BROUGH.

LE COLONEL JOYNSON ET SON CHIEN *Hubert*.

Disons de suite que les résultats n'ont pas été aussi concluants qu'on s'y attendait, c'est que les chiens manquaient encore de dressage.

Le match a eu lieu entre les « bloodhounds » présentés par M. E. Brough de Scarborough, et ceux du colonel Joynson, de Leamington. M. Harding Cox, remplissait les fonctions de juge, aidé de M. Farman. M. Baylis, un fermier local servait d'animal de proie. Le terrain avait été choisi de telle sorte que M. Baylis pouvait être suivi presque partout à vue ; mais, le matin, un vent violent soufflant contre les chiens, ceux-ci ne purent remplir leur tâche comme on l'avait espéré ; on recommença donc le match l'après-midi ; cette fois, la piste était plus compliquée, et les chiens réussirent mieux.

A un défaut ils perdent leur homme, mais ramenés sur la piste ils se mettent en chasse sans donner de la voix, en vrai limier qu'ils sont, et finalement, au bout de deux heures, ils s'arrêtent à une ferme où M. Baylis, qui avait parcouru plus de 12 milles, s'était arrêté. Le juge a déclaré vainqueurs les limiers de M. Brough qui n'avaient marqué qu'un défaut au lieu de deux marqués par ceux du colonel

M. ET Mme OLIPHANT ET LEURS « *bloodhounds* ».

Joynson. Si ce sport nouveau s'introduit en Angleterre, sans ancun doute, il se trouvera de nombreux sportsmen qui sélectionneront les « bloodhounds », et arriveront à posséder des sujets de tout premier ordre qui pourront rendre de réels services à la police britannique.

Le dressage est certainement long et difficile, mais on sait que rien ne saurait arrêter nos voisins quand, en fait de sport, ils ont une idée nouvelle. N'ayant pas été encore à même d'étudier *de visu* la méthode de dressage employée en Angleterre, je ne voudrais pas en parler encore aux lecteurs de la *Vie au Grand Air*, mais je reviendrai un jour sur cette question. Voici cependant, à titre documentaire, les procédés qui étaient en usage autrefois en Amérique. L'éducation des limiers chasseurs d'hommes exigeait qu'on les confinât dans une cage. Jeunes on les nourrissait du sang des autres animaux, mais en petite quantité. Quand ils commençaient à grandir, on leur montrait de temps en temps, au-dessus de la cage, la figure d'un nègre, tressée en bambou.

Le mannequin était bourré à l'intérieur de sang et d'entrailles. Les chiens s'irritaient contre les barrières qui les retenaient en captivité, et à mesure que s'accroissait leur impatience on rapprochait de plus en plus des barreaux de leur prison l'effigie du nègre. Cependant leur nourriture subissait de jour en jour une réduction. Enfin, on leur jetait le mannequin, et tandis qu'ils le dévoraient avec une voracité extrême, leurs maîtres les encourageaient avec des caresses.

De cette manière, leur animosité à la vue des noirs se développait en proportion de leur attachement pour les blancs. Quand on jugeait cette éducation complète, on les envoyait à la chasse.

Evidemment, le dressage moderne ne peut point se faire ainsi, mais certainement, aussi bien pour la garde des propriétés et des chasses, comme pour la recherche des malfaiteurs, les « bloodhounds » sont appelés à rendre de très grands services.

PAUL MÉGNIN.

LE « *bloodhound* » EN DÉFAUT EST REMIS SUR LA VOIE.

La Mode Sportive

MAILLOTS

Le sport pédestre fait chaque jour de nouveaux progrès et en dehors des vélodromes qui, comme lever de rideau, nous donnent à chaque réunion le spectacle toujours amusant d'une course à pied, les Sociétés sportives, dans leurs réunions et les lycéens, dans leurs sorties, se livrent à ce sport très hygiénique.

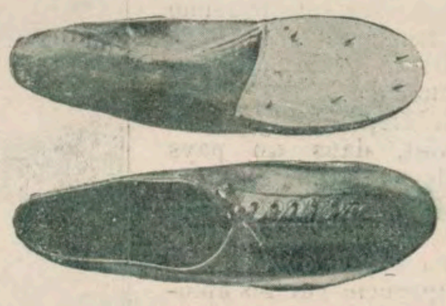
L'équipement du coureur à pied est des plus simples, un gilet, une culotte, une paire de souliers, et le voilà prêt à se mettre en ligne.

Les amateurs de ce sport trouveront à la Maison Cook et Cº, 23, rue Auber, à Paris, tout ce qui concerne cet équipement. Les gilets en coton blanc sont très légers et très agréables. Leur prix : 2 fr. 50, 3 fr. 50 et 4 fr. 50.

Pour les professionnels, nous recommandons les maillots de toutes nuances de la série à 5 fr. 50.

Les culottes de courses, en laine cachemire, très belle qualité, sont vendues 5 fr. 50 et 7 fr. 50.

Mais ce sont les souliers qui jouent le rôle le plus important dans cet équipement, aussi, la Maison Cook et Cº a-t-elle créé des articles absolument spéciaux qui ont déjà été appréciés par tous ceux qui pratiquent ce sport. Pour courir sur la piste ou sur un terrain dur, il faut les souliers à pointes. Notre dessin représente exactement ce modèle dont les pointes sont rivées sur une lame d'acier placée à l'intérieur de la semelle.



MAILLOT DE COUREUR.

LA JUPE-CULOTTE

Nous recevons communication de *MM. John Sandt et Laborde*, les grands tailleurs bien connus, du détail de la jupe culotte, et un petit croquis de costumes pour automobiles.

La jupe culotte John Sandt et Laborde, comme on le voit par le dessin que nous reproduisons ici, est une jupe divisée, dont chaque jupelette, si nous pouvons nous exprimer ainsi, est retenue à la jambe par une manche de soie prenant à l'intérieur, à 20 centimètres du bas, coulissée au mollet, empêchant tout relèvement du vêtement. Sa définition est donc celle-ci : d'apparence c'est une jupe, en vérité c'est une culotte, donnant à la cycleuse toute facilité pour enfourcher, comme les messieurs, la machine à cadre.

MM. John Sandt et Laborde, dont les magasins sont situés, 11, boul. Malesherbes, ont bien voulu nous promettre quelques dessins de blouses que nous ferons paraître dans un prochain numéro.

Nous reviendrons également sur les costumes pour automobiles.

Jupe-culotte

SMART.

CYCLES TOUTES MARQUES & APPels PHOTOGques
Crédit 15 mois
un seul 15e comptant
sans aucune majoration
sur les prix de détail.
Catalogue illustré franco.
AGENCES RÉUNIES, 5, Bd de STRASBOURG, PARIS

PETITES ANNONCES

HOTELS RECOMMANDÉS

BIARRITZ

HOTEL D'ANGLETERRE. Garage pour automobiles.

BOURSE DES SPORTS

(LA LIGNE : 50 CENTIMES)

A vendre, très belle occasion : Voiture Panhard et Levassor, moteur Phénix 6 chevaux, date récente, carrosserie de la Maison Jeanteaud, mi-partinium, 4 places face à la route, très confortable, capote américaine démontable couvrant les quatre places, glace à l'avant démontable avec casier à l'arrière pour mettre la glace, montée sur pneus de 90, coffre avant en aluminium, manivelle directe radiateur, accélérateur: marche parfaite garantie. Visible : Maison Barthélemy et Cie, 13, rue Descombes, à Paris.

A VENDRE

Toute neuve, une bicyclette de dame marque Whitworth, modèle 1899, avec guidon relevé et frein, garde-boue, protège-jupe et carter. *Toutes neuves*, deux bicyclettes d'homme marque Phébus, modèle 1899, pneumatiques Dunlop, jantes Westwood. — S'adresser : M. 9. B. 4, rue de Chantilly, à Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

MARNES-la-Coquette (S.-et-Oise). Pté dite « Villa St-Pierre » sit. ds le parc; 2 msons, parc, etc. Cce 24,321 m. 55. M. à p. 100,000 f. Adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 30 mai, Me DONON, not., 9, r. Villersexel.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Fromont